

UNIVERSIDAD DE SALAMANCA

FACULTAD DE FILOLOGÍA

GRADO EN ESTUDIOS FRANCESES

Trabajo de Fin de Grado

Curso 2020-2021



VNiVERSiDAD  
D SALAMANCA

CAMPUS DE EXCELENCIA INTERNACIONAL



**Coups de semonce contre les totalitarismes d'aujourd'hui**

*Le village de l'Allemand ou Le journal des frères Schiller,  
Harraga et 2084 : La fin du monde de Boualem Sansal*

**AUTOR/A: D<sup>a</sup> Elena Osuna Moriche**

**TUTOR/A: Dra. D<sup>a</sup> Carmen García Cela**

Salamanca, Julio de 2021

UNIVERSIDAD DE SALAMANCA

FACULTAD DE FILOLOGÍA

**GRADO EN ESTUDIOS FRANCESES**

Trabajo de Fin de Grado

Curso 2020-2021



**VNiVERSiDAD  
D SALAMANCA**

CAMPUS DE EXCELENCIA INTERNACIONAL



**Coups de semonce contre les totalitarismes d'aujourd'hui**

*Le village de l'Allemand ou Le journal des frères Schiller,  
Harraga et 2084 : La fin du monde de Boualem Sansal*

**AUTOR/A**

**VºBº TUTOR/A**

Elena Osuna Moriche

Dra. Carmen García Cela

Salamanca, Julio de 2021

**AUTEUR :** Elena Osuna Moriche

**TITRE :** **Coups de semonce contre les totalitarismes d'aujourd'hui.**  
*Le village de l'Allemand ou Le journal des frères Schiller, Harraga et 2084 : La fin du monde* de Boualem Sansal

### **Résumé**

La présente étude a pour but d'analyser trois romans de l'écrivain algérien Boualem Sansal : *Le village de l'Allemand ou Le journal des frères Schiller* (2008), *Harraga* (2005) et *2084 : La fin du monde* (2015). Par le biais de ces trois ouvrages, nous examinerons l'origine, les causes, la montée et les conséquences des nouvelles versions du totalitarisme, notamment celles qui tiennent de l'islamisme, que l'auteur critique et condamne parce qu'elles mettent en péril la liberté, la démocratie, la coexistence et le progrès de la société actuelle. Sa bravoure, sa clarté et sa sincérité pour aborder la question ont mis sa vie en risque. Or l'écriture est pour Sansal une arme de combat qu'il ne lâchera pas.

**Mots-clés :** Boualem Sansal, Algérie, post-colonialisme, totalitarismes, littérature maghrébine en français.

**AUTOR/A:** Elena Osuna Moriche

**Título:** **Disparos de advertencia contra los totalitarismos actuales.**  
*Le village de l'Allemand ou Le journal des frères Schiller, Harraga et 2084 : La fin du monde* de Boualem Sansal.

### **Resumen**

El presente estudio tiene como objetivo analizar tres novelas del escritor argelino Boualem Sansal: *Le village de l'Allemand ou Le journal des frères Schiller* (2008), *Harraga* (2005) et *2084 : La fin du monde* (2015). A través de estas tres obras examinaremos el origen, las causas, el ascenso y las consecuencias de las nuevas versiones del totalitarismo, en particular las que surgen del islamismo, que el autor critica y condena puesto que ponen en peligro la libertad, la democracia, la coexistencia y el progreso de la sociedad actual. Su bravura, su claridad y su sinceridad al abordar la cuestión han puesto en riesgo su vida. No obstante, para Sansal, la escritura es una arma de combate que no abandonará.

**Palabras clave:** Boualem Sansal, Argelia, poscolonialismo, totalitarismos, literatura magrebí en francés.

**AUTHOR:** Elena Osuna Moriche

**TITLE:** Warning shots against nowadays totalitarianisms. *Le village de l'Allemand ou Le journal des frères Schiller, Harraga et 2084 : La fin du monde* by Boualem Sansal.

**Abstract**

The present work aims to analyse three novels by the Algerian writer Boualem Sansal: *Le village de l'Allemand ou Le journal des frères Schiller* (2008), *Harraga* (2005) et *2084 : La fin du monde* (2015). Through these three works we will examine the origin, the causes, the growth, and the consequences of totalitarianism new versions, particularly those arising from Islamism, criticised and condemned by the author as they endanger freedom, democracy, coexistence, and progress in today's society. His bravery, his clarity, and his honesty in addressing the issue has put his life at risk. Nevertheless, for Sansal, writing is a fighting weapon that he will not abandon.

**Keywords:** Sansal, Algeria, Postcolonialism, Totalitarianisms, Maghrebi French Literature.

## TABLE DES MATIÈRES

0. INTRODUCTION .....	6
1. HÉRITAGES MAUDITS : <i>LE VILLAGE DE L'ALLEMAND OU LE JOURNAL DES FRÈRES SCHILLER</i> (2008).....	8
1.1 Nazisme et islamisme en tête à tête .....	9
1.2 La décennie noire .....	17
1.3 La cité parisienne.....	20
2. UNE TRAVERSÉE ARDENTE : <i>HARRAGA</i> (2005) .....	24
2.1 L'immigration clandestine .....	24
2.2 L'emprisonnement féminin .....	28
2.3 L'Algérie d'aujourd'hui .....	31
3. UN AVERTISSEMENT : <i>2084 : LA FIN DU MONDE</i> (2015) .....	35
3.1 Un régime totalitaire : Abistan .....	35
3.2 L'Abilang .....	38
3.3 L'invisibilité des femmes abistanaises.....	40
3.4 Deux livres sacrés face à face : le Gkabal et le Coran .....	41
4. CONCLUSION .....	45
6. RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES .....	47

## 0.INTRODUCTION

Boualem Sansal est né à Theniet El Had, en Algérie, en 1949. Il est ingénieur, économiste, romancier et essayiste. Il a travaillé en tant que haut fonctionnaire au ministère de l'agriculture en Algérie mais il a été licencié pour avoir critiqué l'excès d'arabisation dans l'enseignement de son pays, tel qu'il l'affirme lui-même (Sansal, 2020). Par la suite, il parvient à se faire entendre dans les cercles littéraires grâce aux maisons d'éditions françaises qui assument la publication de ses œuvres, si polémiques en Algérie.

En effet, Sansal a reçu et reçoit toujours maintes intimidations des milieux Islamistes et des dirigeants du gouvernement algérien pour avoir manifesté librement son opinion — dans émissions littéraires<sup>1</sup> aussi bien que dans ses récits — à propos de la menace islamiste – tant au Maghreb qu'en Europe – et à l'égard de nature de la démocratie instaurée dans sa terre natale.

Enfin, il est curieux que Boualem Sansal continue à vivre en Algérie car il est non seulement menacé, mais également haï par une partie de la population arabe et musulmane (Sansal, 2006 : 15). Sansal manifeste cependant dans le journal *Jeune Afrique* (2011) qu'« [il est] légitime en Algérie, [que] c'est au pouvoir de partir ». Sansal est donc un écrivain engagé, partisan de la paix et de la démocratie, qui participe aussi à de nombreux forums et commissions afin de construire un espace de dialogue et de discussion avec des intellectuels et des écrivains tels que Yasmina Khadra, Tahar Ben Jelloun ou Boris Cyrulnik, entre autres (Emission *La Grande Librairie*, 2015).

Il sera ici question de parcourir trois de ses romans *Le village de l'Allemand* ou *Le journal des frères Schiller*, paru chez Gallimard en 2008, *Harraga*, publié par Gallimard en 2005, et *2084 : la fin du monde* qui a vu le jour chez Gallimard en

---

<sup>1</sup>Dans l'émission littéraire *NouvelObs* en 2008 qui concernait la présentation de *Le village de l'Allemand* (2008), Sansal manifestait qu'après la parution de son roman il avait reçu de nombreuses menaces des Islamistes à cause du contenu abordé dans l'ouvrage.

2015, leur point de rencontre étant la dénonciation et la critique des totalitarismes.

Ce concept sera examiné, en premier lieu, par le biais de « L'héritage maudit », qui s'attaque à la culpabilité éprouvée par les fils d'un bourreau du III<sup>ème</sup> Reich qui s'est réfugié en Algérie et n'a jamais payé pour ses crimes.

Puis, deuxièmement, dans « Une traversée ardente », il sera question d'aborder celle accomplie par les *harragas*— les jeunes sans espoir qui quittent l'Algérie à la recherche d'un avenir meilleur — et par l'emprisonnement et la souffrance féminine à cause de l'absence de liberté en Algérie.

Enfin, dans *2084 : la fin du monde*, il s'agira des « avertissements » de Sansal contre le pouvoir des Islamistes à travers un régime totalitaire dystopique fictionnel.

## **1. HÉRITAGES MAUDITS : LE VILLAGE DE L'ALLEMAND OU LE JOURNAL DES FRÈRES SCHILLER (2008)**

*Le Village de l'Allemand* sous-titré *Le journal des frères Schiller* est paru en 2008 aux Éditions Gallimard. Le roman raconte l'histoire de deux frères métis, Rachel et Malrich, d'un père allemand et d'une mère algérienne demeurés à Aïn Deb, près du Sétif, en Algérie, pendant la décennie noire, concrètement en 1994. Alors que leurs parents continuent à vivre dans leur pays jusqu'à ce qu'ils soient massacrés par le groupe terroriste GIA (Groupe Islamique Armé), eux sont envoyés en France pour être élevés par leur oncle, immigré dans une cité Paris, sans comprendre pourquoi leurs parents ne quittent pas l'Algérie post-coloniale submergée dans la guerre.

Le récit s'ouvre *in medias res*, sur le suicide de Malrich après avoir découvert que son père était un fonctionnaire nazi ayant contribué à la souffrance du peuple juif lors de la Shoah, également connue sous le nom de la Solution finale (1942-1945). Le père était donc un membre actif du génocide commis contre les Juifs qui s'est déroulé en Europe pendant la Seconde Guerre mondiale, sous la domination de l'Allemagne nazie (*Holocaust Encyclopedia*, 2021).

Deux journaux intimes, chacun rédigé par l'un des frères, se superposent pour entamer un duo narratif. Grâce à sa réussite dans la vie, à sa formation comme ingénieur et à une stabilité familiale et professionnelle, la voix de Rachel parvient au lecteur à travers un journal rédigé dans un style élaboré, littéraire, nourri de réflexions sur la culpabilité et la responsabilité envers la Shoah. Celle de son frère, Malrich, marquée par l'échec scolaire, les mauvaises fréquentations et ses graves problèmes dans la cité avec la police, emploie, en revanche, un style d'écriture oral, familier, argotique, voire même imprégné du jargon de la banlieue parisienne.

Dans ce récit, Rachel et Malrich devront affronter la montée de l'islamisme dans la cité, la mort de leurs parents aux mains du groupe



terroriste algérien GIA et une profonde crise d'identité en découvrant qu'ils sont les enfants d'un bourreau du régime nazi qui n'a pas payé pour ses crimes.

### 1.1 Nazisme et islamisme en tête à tête

Le roman français actuel revient de manière récurrente sur la Seconde Guerre mondiale, la Résistance, l'Occupation et la Shoah<sup>2</sup>. Il s'agit d'un passé historique relativement récent que la société n'a pas encore oublié mais qui, petit à petit, perd ses témoins. D'où que, souvent, de nos jours, on assiste à la prise de parole des deuxièmes générations après la guerre qui ont maintes fois écouté des histoires de honte, de culpabilité et de souffrance qu'ils tiennent de leurs parents. Ce sont des enfants de la guerre qui, de nos jours, brandissent l'écriture contre l'oubli, en réalisant un travail de mémoire historique qu'ils considèrent un devoir éthique envers la société : remémorer le passé pour éviter la répétition d'atrocités. Quelques-uns de ces romanciers, comme Patrick Modiano, ont même été lauréats du prix Nobel, dans son cas « pour l'art de la mémoire avec lequel il a évoqué les destinées humaines les plus insaisissables et dévoilé le monde de l'Occupation » (Grandillot, 2014).

C'est dans ce panorama littéraire actuel qu'il faut situer Boualem Sansal, autant admiré que détesté pour sa sincérité lorsqu'il entame la critique de l'Islam, celle du gouvernement de l'Algérie, tout comme la dénonciation de l'islamisme, un totalitarisme qu'il va superposer à celui du nazisme.

Sansal n'est pourtant pas le premier à avoir comparé deux régimes politiques. Hannah Arendt, l'une des philosophes les plus influentes du XX<sup>e</sup>

---

<sup>2</sup>Citons, à titre d'exemple, les ouvrages suivants : LE CLÉZIO, Jean Marie Gustave (1992). *Étoile errante*. Paris : Éditions Gallimard ; MODIANO, Patrick. (1997). *Dora Bruder*. Paris : Éditions Gallimard ; LEVY, Marc. (2007). *Les enfants de la liberté*. Paris : Laffont.

siècle, dans *Les origines du totalitarisme*, publié en 1951, n'hésitait pas à rapprocher le national-socialisme allemand du stalinisme russe.

Dans la troisième partie de cet ouvrage, intitulée « Le Système totalitaire », elle donne la suivante définition du totalitarisme :

le mot totalitarisme exprime l'idée que la dictature ne s'exerce pas seulement dans la sphère politique, mais dans toutes, y compris les sphères privée et intime, quadrillant toute la société et tout le territoire, en imposant à tous les citoyens l'adhésion à une idéologie obligatoire, hors de laquelle ils sont considérés comme ennemis de la communauté (Arendt, 1951 : 379).

Que ce soit le nazisme ou l'islamisme, tous deux sont des totalitarismes, qui, dans notre récit, déteignent sur une société déterminée où ils se rendent visibles. Le nazisme perturbe profondément Rachel qui, après avoir découvert la véritable identité de son père, n'est pas en mesure de poursuivre sa vie – « il a perdu la santé, la raison, son travail, ses copains, son Ophélie de toujours et la vie » (Sansal, 2008 : 127) –, alors que d'autre part, la montée de l'islamisme dans la cité parisienne pousse Malrich à s'isoler, à ne pas assister à la mosquée et à souhaiter se révolter contre tout :

je suis passé de l'insouciance la plus crasse à un état de crise permanente – dit-il –, quelque chose entre folie, rage et l'envie de courir me noyer à l'autre bout du monde. Je ne sais que faire et de quoi sera fait demain. Je me sens bien seul. Seul comme personne au monde (Sansal, 2008 : 127).

Dans *Le Village de l'Allemand*, ce sont le nazisme et l'islamisme que Sansal confronte à travers les journaux des deux frères protagonistes, Malrich et Rachel. Cet amalgame est déjà présent dans la création de leurs prénoms où le lecteur assiste à la fusion de leurs deux origines, allemande et algérienne. Dans le cas de Malrich, son prénom est créé à partir de Malek, nom arabe, et Ulrich, nom allemand. Dans celui de Rachel, ce sont les prénoms allemand, Helmut, et algérien, Rachid, qui s'unissent. Les deux frères possèdent ainsi, une identité double transmise par leurs parents qui façonne les sentiments qu'ils éprouveront par rapport aux conflits algériens et à la Seconde Guerre mondiale.

Chacun des deux frères étale devant le lecteur un régime totalitaire différent. D'un côté, à travers le journal de Malrich, c'est l'islamisme qui arrive sur scène, de l'autre, le journal de Rachel compose, dans le plus grand détail, une véritable mémoire historique (Pellistrandi, 2016 : 25-40) pour restituer le passé du régime nazi et des camps de concentration. Ces deux réalités s'entremêlent puis se dépassent pour se joindre dans une vision dantesque.

Sansal s'en prend à la religion, notamment à l'Islam, puisque dans des pays comme l'Algérie ou dans la banlieue parisienne, la religion est la loi qui gouverne la société, une loi qui vire vite au fanatisme et au radicalisme que transmet l'imam qui inculque aux fidèles des idéaux de violence, de racisme, de révolte et de rejet. L'imam incarne une figure de pouvoir aspirant, en somme, à mettre en place, ce que nous connaissons comme le *jihad*, à savoir, tel que le définit le *Dictionnaire Cordial*, une « guerre sainte menée pour propager l'islam » (2019). Le message est facile à diffuser dans une mosquée, un lieu sacré où seuls les Musulmans peuvent assister. Dans le roman, cette mosquée est comme un refuge pour la population musulmane de la banlieue parisienne qui subit le rejet social. Cette marginalité engendre la violence et la révolte surtout chez les plus jeunes comme, en l'occurrence, la plupart des amis de Malrich :

Nous avons levé la séance sur trois conclusions, celle des amis de Momo : On est niqués et quoi qu'on fasse on sera niqués. Celle des amis de Raymou : Au djihad opposons le contre-djihad. Et celle de mes amis à moi : L'imam, il faut le tailler (Sansal, 2008 : 58).

Cet espace sert à laver les cerveaux des Musulmans, les d'être montrés du doigt comme les coupables des problèmes qui accablent la France. D'où que Malrich avoue que le commissariat est comme une baraque comblée de Musulmans du ghetto : « Le commissariat est une baraque en parpaing creux et verre blindé plantée à la frontière de la cité » (Sansal, 2008 : 62), en conclue-t-il.

Chaque situation de la banlieue parisienne et du voyage effectué par Rachel en Algérie est comparée au III<sup>e</sup> Reich tout comme si on assistait à une rencontre entre l'histoire du passé et celle du présent. C'est ainsi que Sansal dénonce que les événements se répètent. En Algérie, vaguer librement représente, à cause des islamistes, un risque semblable à celui que couraient les Juifs à l'époque des nazis : « — Évite les barbus. — Ils vont te rôtir comme un Juif » (Sansal, 2008 : 113), dit Malrich. D'autre part, la destruction due à ces régimes est également visible dans la ville natale de Hans Schiller, Uelzen, et à Aïn Deb, la ville algérienne où sont demeurés les parents de Rachel et Malrich : « À la fin de la guerre, quand je suis rentré, Uelzen était un champ de ruines. [...] Comme dans mon village Aïn Deb, et la guerre ne fait que démarrer en Algérie », précise Rachel (Sansal, 2008 : 51).

Malrich compare le terrorisme islamique au régime nazi. L'observation le prouve : l'imam se comporte comme le Führer, les Musulmans laissent tout dans les mains d'Allah et les jeunes filles sont tuées dans la cité par les islamistes qui se comportent comme les Occidentaux : « Nadia a été retrouvée [...] entièrement nue, ligotée avec du fil de fer, le corps et le visage carbonisés au chalumeau », raconte Malrich (Sansal, 2017 : 56). La cité devient à ses yeux une sorte de camp de concentration contrôlé par des Islamistes superposables aux Nazis de la Seconde Guerre mondiale et où Com'Dad, le commissaire de la cité, joue le rôle de Heinrich Müller<sup>3</sup>, chef de la Gestapo.

Pendant que Malrich construit ce parallélisme, son frère Rachel dévoile l'histoire du nazisme, plongé dans une quête le menant à exhumer le passé de son père. Le parcours ne consiste pas seulement dans la mise en lumière des origines de son progéniteur mais également dans la mise à nu des méthodes de diffusions de l'idéologie du national-socialisme auprès du peuple à l'époque du III<sup>e</sup> Reich ainsi que des expériences auxquelles les Nazis

---

<sup>3</sup> Criminel de guerre nazi et chef de la Gestapo de 1939 à 1945 (*Jewish Virtual Library*, 2013 : 1).

soumettaient les Juifs dans les camps de concentration, sans oublier le fonctionnement des chambres à gaz, qu'il décrit avec la précision de l'ingénieur qu'il est :

De nombreux tests avaient été effectués sur des cobayes humains, à Francfort [...], – rapporte-t-il –. On les traitait par groupes de cinq, par groupes de dix, des lots tantôt homogènes, des femmes, des hommes, des enfants, des malades, tantôt hétérogènes, par familles, le père, la mère, le fils, la fille, la grand-mère, et la petite bonne si elle est juive aussi ou demeurée sur les bords, le but étant de déterminer les quantités de gaz nécessaires et suffisantes, dans un cas et dans l'autre, pour les amener tous à trépas dans un délai raisonnable. La capacité respiratoire étant différente d'un sujet à l'autre, on conçoit que l'on ait pu établir un lien entre ceci et cela, le volume d'air inspiré par unité de temps et la vitesse d'accès au trépas, et considérer ces distorsions naturelles, comme le fait qu'un bébé avale nettement moins d'air que l'adulte mais qu'il est infiniment plus fragile, un rien l'emporte (Sansal, 2008 : 121-122).

Le journal de Rachel s'enfonce dans le présent de l'Allemagne pour y faire l'archéologie des témoignages qui restent du passé. Pour connaître l'histoire, les yeux doivent demeurer ouverts pour tout voir. Ainsi, Rachel parcourt le pays qui a été celui de son père jusqu' à ce qu'il arrive en Pologne, dans le camp d'Auschwitz, pour trouver des réponses : « Je ne comprenais pas, je ne comprends pas. C'est un mystère pour moi » (Sansal, 2008 : 199), dit-il.

La découverte de la vérité ne va pas sans déclencher plusieurs conflits internes chez Rachel : la mémoire du passé de son père revient surcharger le présent du fils qui voit naître en lui des sentiments jusque-là inexistantes :

j'ai payé le prix de chaque pas, de chaque mot, chaque bribe d'information, pour connaître mon père, pour connaître de l'intérieur ce que fut l'Extermination et comment mon père y a été mêlé. Je l'ai suivi de bout en bout, je suis entré dans ses pensées et j'ai mis mon pas dans le sien. Je n'ai reculé nulle part, à aucun moment, ni devant la chambre à gaz, ni devant l'incroyable quotidien du déporté, ni devant la douleur qui me dévorait le cœur chaque jour infiniment plus (Sansal, 2008 : 218).

Lors de son voyage en Allemagne, à Uelzen, la ville natale de son père, il rencontre par hasard un témoin de l'époque. Il s'agit d'un vieux jardinier qui avait été un ami d'enfance de Hans Schiller. Rachel est impatient de fouiller dans le passé mais cet homme ne lui rend pas les choses faciles : « Ach, c'est loin, tout ça. Il ne reste rien, rien de rien » (Sansal, 2008 : 50), lui répond-il. Bien qu'il ne soit pas clair, il se peut que cet homme soit un ancien soldat nazi comme Hans Schiller car il reste toujours en silence devant les questions de Rachel « 'En étiez-vous ?' Silence. 'Cela faisait-il partie du devoir ?' Silence. 'S'il vous plaît.' Silence » (Sansal, 2008 : 51). Pour les soldats du régime nazi, il ne s'agissait là que d'un devoir qu'ils ont dû accomplir, sans plus « — Le devoir... on l'accomplit, et puis voilà », dit le jardinier (Sansal, 2008 : 52).

Néanmoins, même si plusieurs soldats n'ont fait qu'exécuter ce qu'on leur a ordonné d'accomplir – comme Rachel tente de le croire de Hans Schiller qui aurait « obéi aux ordres, des ordres qu'il ne comprenait pas, qu'il désapprouvait » (Sansal, 2008 : 37) –, ce n'est pas pour autant qu'ils n'ont pas contribué aux crimes commis par le III<sup>e</sup> Reich. Quelques-uns ont échappé aux représailles, comme le père de Rachel et de Malrich. Cependant, du 20 novembre 1945 jusqu'au premier octobre 1946, à Nuremberg, a eu lieu le Procès qui devait juger vingt-quatre membres du parti nazi comme Alfred Jodl (général allemand), Alfred Rosenberg (homme politique et théoricien du nazisme) et Hermann Goering (maréchal du Reich) entre autres. De surcroît, huit organisations hitlériennes comme la SS ou la Gestapo ont été accusées pour les crimes commis contre l'humanité entre 1939-1945 (Wieviorka, 2021).

Les deux frères, Rachel et Malrich, font partie de cette génération née après la Seconde Guerre mondiale mais chacun réagit de manière différente à l'égard des conflits. D'une part, Malrich, dans sa cité, veut se révolter contre la police qui demeure silencieuse et inactive face à la montée de l'islamisme qui est à l'origine de la violence et des assassinats qui accablent

le quartier : « Je m'étais promis de lui couper le sifflet à ce SS qui veut transformer notre cité en camp d'extermination, l'heure était venue » (Sansal, 2008 : 57), dit-il.

Rachel, au contraire, éprouve la responsabilité et la culpabilité pour les crimes commis par son père en tant que fonctionnaire du régime nazi. Il n'est pas capable de supporter l'immense poids de la souffrance causée par son père aux Juifs, qui lui est révélée par la lecture de *Si c'est un homme* de Primo Levi (1947) qu'il incruste littéralement dans son journal :

Vous qui vivez en toute quiétude/ Bien au chaud dans vos  
maisons, / Vous qui trouvez le soir en rentrant/ La table mise  
et des visages amis, / Considérez si c'est un homme/ Que  
celui qui peine dans la boue, / Qui ne connaît pas de repos,  
/ Qui se bat pour un quignon de pain, / Qui meurt pour un oui  
ou pour un non... (Sansal, 2008 : 54).

Énoncée par Primo Levi, l'horreur pousse irrémédiablement au suicide l'auteur du journal qui va se raser la tête et enfiler un pyjama à rayures en signe de solidarité avec la communauté juive, comme voulant implorer le pardon :

Il était cadavérique, voûté et désorienté comme un retraité,  
lui qui était si beau, si élégant, toujours d'attaque, organisé  
mieux qu'un PDG. Il portait un drôle de pyjama, un pyjama  
rayé que je ne lui connaissais pas, et sa tête était rasée  
comme au bain, tout de travers – dit- Malrich quand trouve  
son frère mort. (Sansal, 2008 : 210).

Rachel et Malrich n'échapperont pas au sentiment de culpabilité pour les crimes de leur père, tel que le laisse sentir Malrich : « Je suis Malrich, fils de Hans Schiller le SS, coupable d'extermination, je porte en moi le plus grand drame du monde, j'en suis le dépositaire et j'ai honte, et j'ai peur, et je veux mourir ! » (Sansal, 2008 : 153). Une partie de leur sang charrie la honte causée par les actes de leur progéniteur. Toutefois, s'ils n'avaient jamais découvert la vérité, ils auraient continué à vivre comme si de rien n'était. Car, ici, la vérité est active : c'est la vérité qui porte à sa fin la vie de Rachel. Mais ce n'est pas pour autant qu'elle doit demeurer inconnue, tel que l'observe Malrich : « à mon avis – dit-il à Rachel –, la vérité est la vérité,

elle doit être sue. Comme le dit ton poète Primo Levi, il faut tout dire aux enfants » (Sansal, 2008 : 184). Mais la découverte de la vérité, rend-elle responsables des actes du père ? Sommes-nous les héritiers de la co-auctorialité des actes de nos aïeux ? Les Allemands sont-ils aujourd'hui coupables des délits du nazisme ? De toute évidence, Rachel répond affirmativement à la question : il se juge coupable car lorsqu'il lit *Si c'est un homme* (1947) de Primo Levi « Il constate que rien, ni les prières, ni le pardon, ni l'expiation, ne peut réparer et il s'arrête là » (Sansal, 2008 : 202). C'est pourquoi il se suicide afin d'expié les crimes de son père qui dans le passé, a échappé au procès grâce à l'exil. Il s'ensuit que sa place est encore plus dégradée que celle du criminel puisque

se découvrir le fils d'un bourreau est pire que d'avoir été soi-même un bourreau. Le bourreau a ses justifications, il s'abrite derrière un discours, il peut nier, il peut crâner, revendiquer son crime, que dis-je son ministère, et affronter fièrement la potence, il peut se cacher derrière ses ordres, il peut se sauver, changer d'identité, se construire de nouvelles justifications, il peut s'amender, il peut tout. Mais le fils, que peut-il, sinon compter les crimes de son père et traîner le boulet sa vie durant ? (Sansal, 2008 : 202).

Voici la clé du conflit exposé par Sansal. Les fils prendront le blâme jusqu'à la mort comme le personnage de Sisyphe<sup>4</sup>. Or chaque frère réagira à sa manière : Malrich, désabusé par la mort de ses parents et de son frère, n'a plus que la révolte dans la cité : « La vie est d'une tristesse absolue – dit-il—. Avec les copains, on commence à nous dire qu'il est temps pour nous de lever l'ancre et d'aller mourir ailleurs. On se dit aussi qu'il faut s'accrocher et se battre » (Sansal, 2008 : 217). Le conflit psychologique interne que subissent les deux frères peut être extrapolé à des ensembles sociaux

---

<sup>4</sup> Personnage de la mythologie grecque, fondateur et roi de Corinthe. Ce personnage est connu pour avoir été forcé de purger sa peine, qui consistait à pousser une énorme pierre en haut d'une colline escarpée, mais la pierre retombait toujours, et Sisyphe devait recommencer depuis le début, encore et encore. (*Dictionnaire Littré*, 1880).



comme, en l'occurrence la société espagnole et les crimes de la colonisation du Nouveau Monde.

## 1. 2 La décennie noire

*Le village de l'Allemand* représente aussi pour Sansal une occasion d'aborder l'Algérie post-coloniale. Par le biais d'un référendum tenu le premier juillet 1962 en Algérie, un 99,72% (Sator, 1962) a dit oui à l'indépendance. Après quoi a eu lieu une importante crise politique avant de parvenir à un accord sur l'instauration de la République. Finalement, le FLN (Front de Libération Nationale) qui avait été en tête de la révolution pendant la colonisation, prend le pouvoir en tant que parti unique avec Ahmed Ben Bella qui, ayant dénaturé la république, a fait virer le système démocratique vers une tyrannie. Néanmoins, le gouvernement algérien essaie de moderniser le pays en développant l'industrie et les énergies électriques qui ont enrichi les plus riches tout en appauvrissant le peuple en raison de subventions suspectes, de l'augmentation du prix du gaz ou de l'excessif pouvoir accordé à l'armée. Les inégalités montantes ont provoqué des manifestations comme celle du 10 mars 1980 où des étudiants universitaires se sont soulevés contre le gouvernement qui avait annulé et empêché la conférence d'un poète algérien berbère, Mouloud Mammeri (1917-1989). Ces longues journées de protestations et de grève ont entamé le Printemps berbère jusqu'à ce que le gouvernement ait exercé le contrôle (*Perspective Monde*, 1980).

Nombreux sont les auteurs<sup>5</sup> qui, comme Sansal, critiquent et dénoncent la violence exercée pendant la post-colonisation par les groupes terroristes comme le GIA, les Frères Musulmans ou le gouvernement algérien – le FLN – contre la population civile à travers l'armée. Tout au long

---

<sup>5</sup> À titre d'exemple nous pouvons citer Tahar Djaout assassiné en 1993 par la GIA à cause de la publication de textes comme *Les Vigiles* (1931) où expose la société algérienne et l'islamisme sans pudeur ou Rachid Boudjedra condamné à deux ans de prison pour sa critique envers le gouvernement algérien dans des ouvrages tels que *Fils de la haine* (1992).

de la décennie noire des années 1990 des familles ont été détruites et une partie de la population a été obligée d'entreprendre l'émigration vers l'Europe, notamment vers la France, l'ancienne métropole. Sansal, quant à lui, ne peut renoncer au devoir de vérité, cette fois à l'égard de son pays, malgré les menaces qui vont retomber sur lui, tel qu'il le raconte dans l'émission littéraire de *BibliObs* en 2008.

Le récit de Sansal ausculte la décennie noire (1990-2002). Après un premier tour des élections où le parti du FIS (Front Islamique du Salut) remporte la victoire, le gouvernement du FLN annule les élections et, ainsi, de nouveaux groupes armés islamiques apparaissent pour se soulever contre le pouvoir comme le GIA, le MIA (Mouvement Islamique Armé) et par la suite, le GSPC (Groupe salafiste pour la Prédication et le Combat) renommé AQMI (Al-Qaïda au Maghreb Islamique) en 2007 (*Dictionnaire Sensagent Le Parisien*, 2016).

C'est ce contexte qui accueille Rachel lors de son voyage sur sa terre natale pour rendre visite à ses voisins afin de connaître la vérité sur la mort de ses parents. L'arrivée dans son pays ne va pas sans entraves : « La peur me cisailait le ventre. La route était déserte à glacer le sang. Pas âme qui vive. Pas un bruit [...] écrasés » (Sansal, 2008 : 19), dit-il. Il sera, de surcroît, séparé par la police avec d'autres passagers dans un bâtiment pour enfin atteindre Aïn Deb, sa ville natale où vivaient ses parents. C'est à ce moment-là qu'il évoque le nazisme et la criminalisation des Juifs séparés dans le ghetto : « Je me suis demandé si le chauffard ne voulait pas nous exterminer avec ses gaz d'échappement [...] Ne reste pas longtemps Sonderkommando qui s'oublie dans la chambre à gaz » (Sansal, 2008 : 142), pense-t-il. L'écriture établit un lien d'identification entre la situation que l'Algérie éprouve et le régime nazi. Le totalitarisme a imprégné tout le pays et l'islamisme exerce à présent le contrôle sur la population civile tout comme la Gestapo envers les Juifs.

D'autre part, depuis la France et le monde occidental, Malrich montre que dans les nouvelles, à la télévision, n'apparaissent que bombardements et massacres en Algérie, comme ceux qui ont provoqué la mort de ses parents : « Une nouvelle tuerie en Algérie ! Hier soir, un groupe armé a investi un village ayant pour nom Aïn Deb et passé tous ses habitants au fil du couteau. Selon la télévision algérienne, cet énième massacre est encore l'œuvre des islamistes du GIA » (Sansal, 2008 :12). Les nouvelles que les Français reçoivent de l'Algérie sont des atrocités qui conditionnent la vision qu'ils se font du pays.

La terreur est à l'origine d'une émigration massive des Algériens qui, à leur arrivée en France éprouvent fréquemment le rejet de la société française : ils sont marginalisés dans les ghettos des banlieues qui deviennent des lieux dangereux et conflictuels ouverts à l'islamisme, comme Malrich le donne à voir lorsqu'il décrit son quartier : « Le commissariat est une baraque en parpaing creux et verre blindé plantée à la frontière de la cité. Un mur chez nous, un mur dans le quartier de Rachel » (Sansal, 2008 : 62), dit-il.

L'Occident craint le *jihad* (*ibid*,9). C'est cette peur qui ouvre la porte au retour des partis d'extrême droite en Europe, comme le parti Rassemblement National (RN) en France à partir des années 1980 (Giblin, 2012 : 3-17).

Sansal se risque toutefois à dénoncer qu'une partie du financement des groupes a une origine sombre :

Les subventions américaines et européennes s'associent à l'argent du pétrole et de la drogue pour aller dans les poches d'hommes d'État et de terroristes bien entraînés physiquement et galvanisés intellectuellement (Sansal, 2006 : 161-162).

Cette terreur est un grand fléau qui s'abat sur la société algérienne. Mais y a-t-il une solution ? Dans *Poste restante : Alger. Lettre de colère et d'espoir à mes compatriotes* (2006), Sansal posait que le seul salut possible

viendrait de la laïcité même si elle ne suffit pas dans ce chemin vers la liberté, l'égalité et la fraternité dans lequel il reste encore beaucoup de travail à faire. À cet égard, la France demeure le meilleur paradigme.

Cependant, Sansal constate que « quand le langage totalitaire prend le pouvoir, quand il n'y a qu'un seul récit, quand l'absence de démocratie empêche le débat, on ne peut pas découvrir le monde de l'autre » (Sansal, 2020 : 117). Dans le cas de l'Algérie, l'autre du pouvoir c'est le peuple qu'il faudrait écouter et écarter de l'influence de la religion pour mieux parvenir à un système politique démocratique.

Et si le gouvernement voulait bien nous écouter un jour [...] nous lui suggérerions de supprimer l'enseignement religieux de l'école publique, de fermer les mosquées [...] L'étape suivante réclame un ingrédient essentiel que le gouvernement ne peut hélas pas nous donner : la démocratie – dit Sansal (Sansal, 2006 : 25).

### **1.3 La cité parisienne**

Le thème de la cité est bien présent dans ce que l'on appelle la littérature beur. Ce mot est défini par le *Dictionnaire Larousse* (2020) comme « Jeune d'origine maghrébine né en France de parents immigrés (On rencontre le nom féminin beurette) ». Ce sont les auteurs maghrébins de la deuxième génération d'immigrés installés en France comme par exemple, Faïza Guène, romancière et scénariste qui explore souvent dans ses textes le genre de la comédie sociale pour poser des problèmes comme l'identité des Français d'origine maghrébine ou les conditions de la classe populaire. Son premier roman *Kiffe Kiffe Demain* (2004) a remporté un grand succès avec près d'un demi-million d'exemplaires vendus grâce à une écriture directe, claire et argotique propre des adolescents qui composent la plupart de ses personnages protagonistes. Nous pouvons également citer Karim Amellal, auteur de l'essai *Discriminez moi !* (2005), engagé autour du thème du racisme et de la discrimination que les Français d'origine maghrébine subissent.

Boualem Sansal, qui continue à vivre en Algérie, n'est pas un écrivain beur, même si son roman partage avec la littérature beur des caractéristiques telles que la langue argotique que Malrich emploie à l'oral et à l'écrit, la vie dans la banlieue, les problèmes avec la police, l'échec scolaire ou la marginalisation identitaire.

L'approfondissement du sujet, demande à présent de passer en revue les notions de « cité », « banlieue » et « ghetto » où demeurent ces personnages. L'histoire du terme « cité », en l'occurrence, est complexe. Selon le *Dictionnaire Larousse* (2020), ce mot vient du latin *civitas civitatis*. Le terme désignait la ville en français du Moyen Âge. Par la suite, le terme « cité » s'est spécialisé, par un glissement sémantique, pour faire référence à la périphérie de la ville où habitait la bourgeoisie, les vrais citoyens « celui, celle qui, jouissant du droit de cité, prenait part à la vie politique et religieuse de la cité » (*Encyclopédie pratique de l'éducation en France*, 1960 : 240). Finalement, ce mot subira un nouveau glissement sémantique le portant à désigner les quartiers les plus pauvres situés aux alentours de la ville (*Trésor de la Langue Française informatisé*, 1994).

Le mot « banlieue », quant à lui, vient du francique *ban* et du bas latin *leuca*, lieu du ban, c'est-à-dire, « distance à laquelle s'étendait le ban seigneurial dans la société féodale », d'après le *Dictionnaire Littré* (1880). Quant à « ban », le terme fait référence au « pouvoir de commandement du seigneur » conformément au *Dictionnaire Larousse* (2020). Par conséquent, au Moyen Âge, la « banlieue » désignait un « espace autour d'une ville, dans lequel l'autorité faisait proclamer les bans et avait juridiction » (*Dictionnaire Trésor de la Langue Française informatisé*, 1994) Avec l'avènement de la Révolution Industrielle, au XIX<sup>e</sup> siècle, le terme prend une connotation négative puisque dans la banlieue habitait la population qui n'avait pas de logement en ville. Aujourd'hui, la dernière édition du *Dictionnaire Larousse* (2020) définit le terme ainsi : « Ensemble des localités administrativement autonomes qui environnent un centre urbain et participent à son existence ».

Le terme « ghetto », enfin, paraît en italien au XVI<sup>e</sup> siècle pour désigner *Le ghetto de Venise*, un petit quartier avec un espace réduit où demeuraient les Juifs qui travaillaient dans les fonderies (*Museo ebraico di Venezia*, 1990). Toutefois, ce mot deviendra populaire au XX<sup>e</sup> siècle à partir des ghettos juifs à l'époque du nazisme. Dès lors, le français adopte ce terme pour désigner «1. Lieu habité par une minorité séparée du reste de la société. 2. Situation de renfermement, ségrégation, état d'oppression » (*Dictionnaire Cordial*, 2019).

En somme, les trois mots désignent des lieux périphériques sensibles, marginalisés et pauvres comme le foyer de Malrich que le journal montre aux prises avec sa cité : « Elle est classée ZUS-1, zone urbaine sensible de première catégorie. Pas de répit, on sort d'un crash, on tombe dans l'autre » (Sansal, 2008 : 4), dit-il. Une langue argotique et orale fait émerger tous les dangers et la violence qu'il y éprouve, à commencer par la mort d'une jeune fille, Nadia, agressée par un islamiste sous prétexte d'impureté pour avoir eu des relations avec des hommes. On retrouve à Paris les mêmes conduites qu'en Algérie. En effet, c'est bien une partie d'Algérie qui prend forme dans la cité où les jeunes sont élevés comme des Algériens. Mais transportée dans la cité, cette conduite ressemble aussi à un simulacre identitaire car, Malrich le dit, « les gens jouaient à être algériens [...] Emigré on est, émigré on reste pour l'éternité » (Sansal, 2008 :11). Le déracinement de l'immigration possède des marques plus durables que la mémoire du pays. Mais puisque le déracinement des immigrés est difficilement corrigé par l'« assimilation » à la société française, l'abandon de la cité devient presque une impossibilité, tel que le constate Malrich : « Pas de répit, on sort d'un crash, on tombe dans l'autre » (Sansal, 2008 : 4).

La police, d'autre part, y joue un rôle particulier. Elle s'occupe des délits mineurs des jeunes Maghrébins désorientés au lieu d'attaquer le cœur du problème : « la police observe de loin » (Sansal, 2008 : 184) ; « il vaut mieux te taire. Les parents, ils disent qu'il faut alerter la police, la police dit qu'il faut alerter les juges, les juges disent qu'il faut alerter le gouvernement » (Sansal,

2008 : 58). Tous se lavent les mains ; tous cherchent à se débarrasser du poids de la responsabilité.

Disons enfin que la pauvreté, la marginalité et l'échec scolaire y sont pour quelque chose. Leurs traces sont présentes dans le langage de Malrich, qui n'hésite pas à s'approprier des mots vulgaires, familiers, oraux ou argotiques. « Flic », « niquer », « putain », « ta gueule », « bagnole », « jugeote » défilent à travers une syntaxe simplifiée, où manquent les phrases subordonnées, où la négation supprime le « ne », où les voyelles « e » et « u » sont écrasées dans les pronoms sujets (« j'vous jure », « t'es »). Refaire sa vie, c'est refaire l'écriture : dans l'épilogue, il remercie sa professeure pour avoir réécrit son journal dans un bon français sans fautes d'orthographe.

C'est cette fragilité culturelle qui fait des jeunes de la cité des proies faciles à convaincre par l'imam. Ces Maghrébins émigrent en Europe pour fuir la misère, les massacres, la violence et la guerre mais arrivent néanmoins dans la cité, qui reproduit un scénario semblable à celui qu'ils ont laissé derrière eux : au fond, c'est une partie du Maghreb que les Algériens ont recréée en France.

Au contraire, dans *Harraga* (2005) Sansal dévoilera précisément l'hostilité qui s'abat sur l'Algérie obligeant les Algériens à entreprendre un périple périlleux vers les pays européens de la Méditerranée.

## **2. UNE TRAVERSÉE ARDENTE : HARRAGA (2005)**

L'Algérie des années 2000 et ses dépresses sont abordées par Boualem Sansal dans *Harraga*, un récit paru en 2005, aux éditions Gallimard. L'auteur y donne la parole à une femme, Lamia, algérienne, célibataire et pédiatre qui vit dans une ancienne maison comblée de fantômes appartenant aux différents peuples qui ont habité l'Algérie tout au long de son histoire jusqu'à la dernière colonisation, celle des Français entre 1830-1962 (*Encyclopédie Larousse*, 2020). Elle attend des nouvelles de sa seule famille, son frère Sofiane qui a fui clandestinement le pays pour chercher la réussite en Europe. Mais un jour, une jeune fille, prostituée et enceinte appelée, Chérifa, envoyée de la part du frère de Lamia, frappe à sa porte. Toutes deux exploreront, en tant que femmes, la société algérienne actuelle, ses problèmes politiques, économiques, sociaux, professionnels et sexuels.

Une histoire fictive sert de prétexte à l'approche du réel, pour la première fois chez l'écrivain, à travers une narratrice-protagoniste. Une fois de plus, un Sansal engagé, s'exprime avec honnêteté et courage.

### **2.1 L'immigration clandestine**

Sansal revisite l'exode des Algériens en Europe par le biais de l'immigration clandestine, une tragédie mêlée à d'autres problématiques comme l'identité, le voyage, l'exil, la famille, entre autres. Ces histoires sont souvent racontées par des écrivains qui ont subi des situations semblables ou bien qui sont simplement engagés et veulent décortiquer des aspects problématiques de la réalité. À titre d'exemple, nous pouvons citer *Trois femmes puissantes* (2009) de Marie Ndiaye, *La Goutte d'or* (1985) de Michel Tournier ou *Étoile errante* (1992) de Jean-Marie Gustave Le Clézio. Or cette question fait également écho à la littérature du Maghreb ainsi qu'on peut le lire dans le roman *Partir* (2006) de l'écrivain marocain Tahar Ben Jelloun.

L'immigration clandestine ou *harraga* est l'un des fléaux des populations condamnées à l'exode. *Harraga* est un mot employé en arabe dialectal pour



désigner les personnes qui voyagent sans documents. *Le Dictionnaire Larousse* (2020) définit ce terme : « En Algérie, jeunes adultes que l'absence de perspectives d'avenir pousse à fuir leur pays par tous les moyens possibles ». Curieusement, la racine de ce substantif est la même que celle du verbe arabe *haraqa* qui signifie « brûler ». Ainsi, en arabe, pour indiquer que « quelqu'un a voyagé clandestinement » on dit qu'il a « brûlé la frontière ». Il y a plusieurs hypothèses quant à l'origine de l'expression. Pour certains, elle ferait référence au fait de « brûler les documents avant de voyager » c'est-à-dire, anéantir tous les papiers d'identification afin de pouvoir renaître et entamer une nouvelle vie. D'autres croient qu'elle évoque une guerre à la frontière du sud d'Espagne à Algésiras contre les Wisigoths, où Tariq Ibn Ziyad, un général berbère qui a mené la conquête musulmane de la péninsule ibérique (711), a ordonné à ses soldats de brûler leurs navires pour ne pas retourner chez : ils vivraient ou mourraient loin de chez eux (Fawzi, 2011 : 1).

L'immigration clandestine est donc le thème central du roman de Sansal, nommé dans son titre par le mot « harraga ». Il s'avère curieux que Sansal ait choisi un terme arabe alors qu'il écrit toujours en français et, de surcroît, en contournant les interférences entre le français et l'arabe contrairement à d'autres auteurs maghrébins comme, en l'occurrence, Tahar Ben Jelloun dans *L'enfant de sable* (1985). Si Sansal se sert du terme arabe, c'est sans doute parce qu'il est plus court et percutant que la locution « immigration clandestine », mais aussi parce qu'il s'agit d'un terme opaque pour la langue française que le lecteur avisé se doit d'explorer et de mettre en lumière.

Dans le roman, l'immigration clandestine est éprouvée par Sofiane, le frère de la protagoniste qui entame un voyage pour fuir sa terre natale. Presque absent du roman, le lecteur parvient à ses mésaventures à travers la souffrance de sa sœur, Lamia, notre protagoniste. Mais quelles sont les causes qui ont conduit à son départ ?

De prime abord, le désespoir et les faibles attentes de réussite des plus jeunes en Algérie, qui les poussent à tout risquer, même leurs vies, parce que « mieux vaut mourir ailleurs que vivre ici ! » (Sansal, 2005 : 34), hurle Sofiane, même s'ils connaissent déjà, avant la lettre, les conséquences de ces voyages, car ceux qui les ont précédés dans le chemin y ont laissé « leurs corps échoués sur les rochers, ballottés par les flots, frigorifiés, asphyxiés, écrasés [...] de nouvelles façons de mourir » (Sansal, 2005 : 35), dit Lamia. Ce voyage constitue pour les dernières générations le seul espoir de pouvoir construire leurs vies. C'est même une nécessité que Sansal met en valeur à travers ces descriptions de la vie algérienne qui troublent le texte et lui confèrent une atmosphère d'inhumanité.

Ces jeunes souhaitent aussi quitter le pays pour se révolter et échapper à la misère et à la guerre. Ils sont en colère et indignés, peu importent la mort et le tourment de leurs familles : les *harragas*, ceux qui quittent leur terre natale, veulent « trouver la liberté et la joie de vivre » (Sansal, 2005 : 14), ainsi que le dit Sofiane.

Les jeunes filles ne font pas moins, mais elles ont des raisons bien différentes. Lamia explique qu'elles tombent amoureuses, qu'elles désirent vivre des histoires d'amour, se libérer sexuellement et s'émanciper de la famille, tout ce qu'interdisent les Islamistes : « Les filles fuient le milieu familial, elles veulent s'émanciper, cacher une faute, vivre un amour interdit, une passion inédite » (Sansal, 2005 : 128), pense Lamia. Mais la protagoniste ne souhaite rien de tout cela ; elle n'est pas intéressée par l'amour ; elle n'a que son frère comme famille et, en outre, elle a une profession qui la passionne et lui permet de ne pas mettre sa vie en danger comme les garçons qui exécutent des travaux illicites afin de survivre.

Le regard extérieur est fourni par un film documentaire sur les situations des *harragas* que Lamia regarde à la télévision sur la chaîne *Arte*. Ici, plusieurs jeunes expliquent qu'ils vivent du trafic de la drogue afin de subsister. Sans pudeur, ils étalent les détails de leur travail :

Le passeur attend à Bordj Béji Mokhtar, sur la frontière algérienne, d'autres clandestins les rejoindront, venant d'autres pays, d'autres villages, d'autres misères, trois mille kilomètres à avaler dont deux en Algérie sous les balles des gouvernementaux et des groupes islamistes, et un au Maroc où les chaouchs ne dorment pas d'un œil. Il faut compter avec le bakchich et les négriers, ils guettent aux points de passage qu'ils connaissent aussi bien que les passeurs, puis la traversée du détroit sur des felouques réformées cédées à cinq cents dollars pièce, on doit se mettre à trente pour rassembler le prix. Le passeur algérien passe la main à un intermédiaire marocain qui empoche pour l'embarcation et l'émission d'un signal en direction du continent, le passeur espagnol attend de l'autre côté (Sansal, 2005 : 151).

Voici, les conditions de vie auxquelles ces jeunes sont soumis. S'ils se résignent à rester dans le pays, un avenir peu alléchant les attend.

Ces jeunes, de surcroît, ne font pas confiance à l'État, car nombreuses sont les personnes qui disparaissent tous les jours sans qu'aucune explication ne soit donnée. Ces disparus ne reviennent jamais. Ils se sont probablement révoltés contre le système ; ils sont tués et réduits au silence pour toujours, ainsi que l'explique Lamia quand elle s'exprime à propos des circonstances de ceux qui sont exterminés : « Trois mots pour dire, saluer et disparaître » (Sansal, 2005 : 132).

Quant à Sofiane, il ne peut supporter de rester en Algérie. Le régime politique et la montée de l'islamisme après 1962, y produisent une restriction des libertés et des droits qui s'accompagne d'une régression sociale, surtout pour ce qui est du statut de la femme, condamnée à l'invisibilité. Sofiane se plaint ainsi de l'isolement de sa sœur dans un pays où la femme doit se soumettre à l'homme et jouer son rôle de mère, au foyer. C'est l'une des raisons pour lesquelles Sofiane entame son voyage : « La torture ne prendra jamais fin. Sofiane, je le sais, est parti pour ne jamais revenir » (Sansal, 2005 : 9), pense Lamia.

Mais ces immigrations clandestines comportent, en réalité, une conséquence directe de la colonisation et de la post-colonisation

européenne, principalement française et espagnole (Pruteanu, 2015 : 87-106).

L'époque impérialiste a complètement bouleversé la politique, l'économie et la société en Algérie. Avec l'indépendance (1962), l'Algérie a eu à se reconstruire mais n'a pas réussi. Les chefs de la Libération ont profité du pouvoir et ont élaboré des lois d'un grand retard social en exaltant les valeurs du *Coran* qu'ils avaient perdues lorsqu'ils ont été soumis aux Français (Cyrulnik et Sansal, 2020 : 145).

Par ailleurs, de nos jours, l'arrivée des immigrants clandestins au sud des frontières française et espagnole a provoqué de graves conflits entre le Maghreb et les pays Méditerranéens à cause de l'immigration irrégulière et illégale, le trafic de drogue, la traite des êtres humains et le terrorisme islamique qui entravent la réconciliation après l'ère de la colonisation. (Oroza et Fraga, 2015 : 2-5).

## **2.2 L'emprisonnement féminin**

Ce qui rend cette histoire originale et unique, c'est précisément la voix d'une femme au premier plan en tant que narratrice et protagoniste. Pour la première fois, Sansal construit ce type de personnage pour mettre en valeur la position de la femme et la défendre devant la société algérienne.

Dans la société arabo-musulmane, hommes et femmes se voient attribuer des rôles très différents et très délimités. Sansal aborde la condition féminine à travers trois personnages : Lamia, Louiza et Chérifa.

À travers Lamia, le regard du lecteur accède à la vie professionnelle des femmes : « au boulot comme au foyer, les hommes causent, les femmes bossent » (Sansal, 2005 : 31), dit Lamia à propos de ses collègues du travail. Même si les femmes doivent rester chez elles, elles travaillent plus que les hommes parce qu'elles s'occupent de la maison, de cuisiner, de ranger les pièces et d'élever les enfants. C'est pourquoi elles sont confinées et elles

n'ont pas de place à l'extérieur : toutes leurs besognes sont chez elles. Ce rôle qu'assume la femme est établi par une anthropologie patriarcale et patrilinéaire où la figure masculine a tout le pouvoir et le respect pour soumettre les femmes.

Néanmoins, Lamia constitue l'antithèse du modèle féminin le plus étendu dans la société arabo-musulmane algérienne. Elle est célibataire, elle rejette le mariage : « Un mari, misère » (Sansal, 2005 : 134), se dit elle-même quand elle pense au mariage. C'est une universitaire qui travaille comme docteure, elle possède sa propre maison et n'adhère pas à l'Islam. Son mode de vie est un refuge pour contourner les traditions patriarcales. Elle se veut libre et indépendante mais cela n'est pas complètement possible dans un pays où l'homme domine, isole et soumet la femme. À ce titre, Lamia est considérée par les autres comme une vieille femme de « trente-cinq ans et des poussières » : « j'ai mes rides de cinquante – poursuit-elle –. On m'appelle 'La Vieille' en y mettant un semblant d'affection pour faire passer la pilule » (Sansal, 2005 : 24). C'est pour cette raison qu'elle reste toujours isolée chez elle, en récusant toute intégration dans la société. C'est aussi pourquoi Lamia constitue une menace pour les islamistes : elle est une femme non soumise et incontrôlable.

Via le personnage de Louiza, l'amie d'enfance de la protagoniste, l'auteur considère le thème du mariage hâtif car « à seize ans, la belle Louiza a été donnée en épousailles à un clochard », dit Lamia (Sansal, 2005 : 30). Le texte dévoile que le mari de Louiza n'est pas un homme de son choix et que la décision du mariage a été prise sans son intervention par sa famille. Louiza avait fait dans la vie tout ce qu'elle ne désirait pas. En outre, son mari était un islamiste : « il nous a bombardés de promesses funestes puisées dans le manuel du parfait terroriste » (Sansal, 2005 : 30), dit Lamia à propos du mari de son amie. Louiza va être isolée chez elle, comme s'il s'agissait d'une prison et Lamia compare même son foyer à une morgue parce que son amie ne quittera sa maison que le jour de son enterrement : « Je n'ai plus revu ma

bonne et douce Louiza. Dans quelle morgue vit-elle ? Ce que j'apprends d'elle par ouï-dire a des échos d'outre-tombe » (Sansal, 2005 : 30), dit Lamia.

Le cas de Louiza montre la privation de voix, l'isolement et le manque de droit des femmes. Elle a complètement perdu sa liberté. Une fois mariée, sa vie est confiée à son époux qui la prive de tout ce qu'elle pourrait souhaiter faire dans sa vie.

Chérifa, une jeune femme enceinte accueillie par Lamia, représente, tout comme la protagoniste, un danger pour les terroristes et un symbole de révolte contre une société méprisante. Chérifa fuit son foyer parce qu'elle ne veut pas suivre la tradition, elle ne désire pas porter le *hijab*, elle ne veut pas être musulmane, elle aime se maquiller, se coiffer comme les filles occidentales, se parfumer et s'habiller à la mode. C'est une femme qui se révolte contre tout. Toutefois, elle est en grossesse et mineure ; elle a subi un viol et ses droits ont été bafoués par un haut fonctionnaire qui la délaisse pour préserver sa réputation : « L'abominable ministre, auteur de crimes abominables : viol sur mineure, abandon de bébé, abus de confiance » (Sansal, 2005 : 187), se plaint Lamia.

Chérifa ne représente pas seulement une menace pour les islamismes mais aussi pour Lamia. Toutes deux sont une cible facile pour les terroristes. D'où que, dans son accouchement, Chérifa ne puisse pas être soignée dans un hôpital et les filles s'abritent dans un couvent chrétien tenu par des religieuses. Cela semble atteindre à la dimension symbolique parce que ces sœurs, adeptes de la religion chrétienne, accueillent deux femmes apparemment musulmanes. Dans une telle situation, c'est la solidarité qui gagne puisque, finalement, Chérifa décédera lors de l'accouchement et le bébé recevra des religieuses le nom de Louiza comme symbole de l'amitié et de la solidarité entre Lamia et son amie.

### 2.3 L'Algérie d'aujourd'hui

Tandis que *Le village de l'allemand* ou *Le journal des frères Schiller* permet de passer en revue la décennie noire des années 1990 en Algérie, dans *Harraga*, nous nous pencherons sur la dernière décennie des années 2000.

Après une période violente et sanglante, le FIS et d'autres groupes islamistes comme le GSPC, actifs pendant la décennie noire de 1990, sont fugacement vaincus par le gouvernement algérien (1998-2000) et le FLN revient au pouvoir en 2004. L'État tente de rétablir la paix et l'équilibre dans le pays mais une profonde crise économique non seulement n'apaise pas la population mais, en outre, relance la violence (González, 2015 : 102-129).

D'autre part, le pays est isolé et marginalisé par le reste du monde car les Nations Unies considèrent que l'État a également été « terroriste » pendant les années de drame et de massacre, c'est-à-dire, la décennie des années 1990 (*Nations Unies*, 2018). Dans *Harraga*, le pan historique passe à travers le personnage de Lamia qui s'exprime librement sur la politique et sur l'économie du pays.

Pour accomplir un parcours historique sur son pays, Lamia convoque les anciens locataires, devenus des fantômes, qui ont habité sa maison – vieille de deux siècles –, pour comprendre la situation d'aujourd'hui et pour manifester que l'Algérie a toujours été un pays colonisé. Ici, Sansal fait appel à la fiction pour raconter le réel.

Le premier locataire date de la colonisation ottomane en Algérie (1515-1839), (Grangaud, 2018 : 32). Il s'agissait d'un officier turc qui avait fait de cette demeure un palais. Par la suite, un colonel français nommé Louis-Joseph de la Buissière – converti à l'islam sous l'alias de Youssef le Maure – avait transformé la maison en un château. Puis un Juif, qui avait fait du lieu un gourbi, et finalement, le docteur Montaldo qui connaissait la famille de Lamia. Cet homme lui a donné le goût pour les sciences de la santé

parce qu'elle lisait ses manuels de médecine : « Il nous a laissé un robinet et un évier dans la pièce qui lui tenait lieu de cabinet de travail, ainsi que ses outils et ses manuels. Ces derniers me furent très utiles dans mes études » (Sansal, 2005 : 61), se souvient Lamia.

En somme, cet espace devient un endroit de rencontre de cultures, d'histoire, d'héritage. Il s'agit d'un lieu symbolique où coexistent divers personnages de différentes époques qui ont vécu en Algérie et qui se côtoient sans conflits dans cette maison, en dépit de leurs divergences.

Enfin, Sansal se sert de ses fantômes pour étaler un scénario de l'histoire coloniale et postcoloniale de l'Algérie, un sujet tabou, délicat et conflictuel, parmi les Algériens eux-mêmes. Dans une interview de 2006, Sansal décrivait en ces termes la percée historique et anthropologique de ses romans :

- Journaliste : Quel lien y a-t-il entre Boualem Sansal du *Serment des barbares*, de *Harraga* et Boualem Sansal du dernier livre- réquisitoire *Poste Restante : Alger* ?

- Sansal : Dans tous mes romans, au-delà du récit, du travail sur la langue, j'ai abordé des questions qui tourmentent mon pays, les Algériens, c'est la question de l'identité, des langues, de la religion, des institutions, de la démocratie... Toutes ces questions se retrouvent en filigrane dans mes romans (Hanifi, 2006).

Dans *Harraga*, Lamia qualifie ouvertement l'État algérien d'« État criminel » (Sansal, 2005 : 85) sans aucune pudeur : un gouvernement qui fait disparaître ceux qui n'obéissent pas, une administration qui ne résout pas les problèmes de la population, « les cancre de l'administration » (Sansal, 2005 : 23), et ne cherche pas les disparus. Pour Lamia, l'Algérie est le pays où rien ne se passe, un pays qui non seulement n'avance pas mais qui est même régressif : « Mais là, dans un pays où il ne se passe rien, sinon le sable qui coule sous nos pieds et le vent qui souffle au-dessus des têtes, que puis-je ? » (Sansal, 2005 : 188), dit Lamia. La stagnation est désolation et désespoir de ne pas lutter et de ne pas croire le gouvernement : « Parler de



démocratie dans nos pays, c'est parler de choses légendaires » (Sansal, 2005 : 152), poursuit-elle, comme si la démocratie ne pouvait qu'y demeurer hypothétique.

Cet immobilisme tient sans doute de la question religieuse car l'islam inquiète le peuple et que les terroristes sèment la crainte. L'Algérie n'a pas été complètement débarrassée de cette menace. Le mari de Louiza le prouve : « C'est affreux de vivre sous la menace d'un coup de blues qui transformerait subitement son sympathique musulman de mari en salafiste baveux » (Sansal, 2005 : 136), dit Lamia.

De leur côté, Chérifa et Lamia sont la cible parfaite de ces terroristes car Lamia est une femme émancipée et indépendante tandis que Chérifa est enceinte et complètement seule. C'est pour cette raison qu'elles tentent de ne pas fréquenter des lieux publics : « les islamistes sont arrivés et se mirent à égorger les filles » (Sansal, 2005 : 93) dit Lamia, et nous pouvons le constater, comme il a été dit plus haut, lorsque Chérifa met au monde son bébé dans un monastère caché et pas dans un hôpital. En outre, elles ne portent pas de voile puisqu'elles ne suivent pas l'islam, ce qui pointe également vers leur persécution :

je suis une femme, une célibataire, une râleuse, je ne porte pas le voile, je n'ai pas de burqa, je marche comme un l, je répons du tac au tac, et Chérifa ne m'est rien au regard de leurs lois infernales ! Et je n'ai personne pour signer pour moi ! (Sansal, 2005 : 178), pense Lamia.

L'économie du pays, attire un troisième pan critique. Grâce à son travail, Lamia est émancipée et devient une femme moderne à l'encontre de la tradition arabo-musulmane. Bien que la médecine soit une profession privilégiée, Lamia ressent qu'elle a un « petit poste » (Sansal, 2005 : 31) ; que son travail « l'absorbe huit, dix, douze heures » (Sansal, 2005 : 23) ; elle se sent discriminée dans sa féminité lorsqu'elle a « l'impression d'être la bonne du service, c'est humiliant » (Sansal, 2005 : 23) ; puis, elle se sent mal rémunérée – « j'ai pensé acheter un portable, mais ça coûte les yeux de la

tête » (Sansal, 2005 : 184). Même si Lamia ne doit ni entretenir une famille ni partager son logement, elle arrive péniblement à la fin du mois. Elle n'est pas d'une classe inférieure, elle n'est pas pauvre, et pourtant elle ne peut même pas s'offrir un portable.

Le pays est isolé et les vivres manquent : « nous n'avions rien à manger – dit-elle –, sinon de la farine de gland, des olives vertes et du fromage [...] les figues fraîches cueillies à l'arbre » (Sansal, 2005 : 47). Ils ne consomment que des produits locaux car ils n'effectuent pas de transactions commerciales avec d'autres pays. Cette situation accroît et affirme la situation de paupérisme.

Ce sont ces mêmes tares de l'État algérien que met en avant *2084 : la fin du monde* (2015) sous prétexte d'un régime totalitaire dystopique qui occulte une réalité, l'islamisme.

### **3. UN AVERTISSEMENT : 2084 : LA FIN DU MONDE (2015)**

*2084 : La fin du monde*, un roman que Sansal fait paraître en 2015 aux éditions Gallimard, est lauréat du Prix du roman de l'Académie française ainsi que du Prix du meilleur livre de l'année 2015.

Le récit s'inspire de référents littéraires de la dystopie et de la science-fiction tels que *1984* (1949) de George Orwell pour décrire le régime totalitaire d'Abistan, un pays fictionnel inspiré par l'islamisme. Le protagoniste, Ati, prénom inspiré du personnage Atiq de *Les Hirondelles de Kaboul* (2002) de Yasmina Khadra, découvre le fonctionnement de ce système grâce à l'aide de ses amis Toz et Koa. Comme il ne peut pas détruire ce régime, il s'y trouve emprisonné spirituellement et corporellement.

Comme dans *Harraga*, Sansal a recours à la fiction pour dénoncer et critiquer le danger d'une réalité difficile à démanteler – le radicalisme islamique –, en traçant un parallèle entre l'Islam et les régimes totalitaires arabes, d'une part, et le système d'Abistan, de l'autre.

#### **3.1 Un régime totalitaire : Abistan**

Abistan est le pays créé par Abi, le prophète de Yölah, le dieu suprême. Il ne se montre pas devant la société, il gouverne et contrôle le peuple par le biais de divers groupes ou organismes.

Sur tout le roman trône l'Appareil, une sorte d'œil qui a tout le contrôle mais que personne ne voit, en somme, un *Big Brother* inspiré de George Orwell. Puis un gouvernement visible, formé par la Juste Fraternité qui représente Abi : « la Juste Fraternité en tant qu'institutions suprêmes du pays [...] sous l'autorité du Grand Commandeur par intérim, l'Honorable Bri » (Sansal, 2015 : 230). Cette fraternité est composée par les Honorables, des délégués d'Abi : « Fraternité, la congrégation des quarante dignitaires choisis [...] par Abi en personne » (Sansal, 2005 : 13). Du point de vue politique, ils sont comme des ministres du gouvernement ou, à l'égard de la religion, ils représenteraient des apôtres ou des prêcheurs d'Abi, le prophète. En outre, nous décelons des surveillants,

comparables à des agents de police – les V, chargés de l'ordre sous les instructions de la Juste Fraternité –. Il existe, en outre, le SAMO (Comité de la Santé morale) qui réalise des inspections mensuelles. Et, en dernier lieu, les NoF (Nouvelles du Front), un journal électronique accroché au mur comme il y en a souvent dans les films dystopiques. Il s'agit d'un grand écran où le peuple peut lire l'actualité du jour.

Tous les noms de ces organismes de contrôle sont des néologismes créés par l'auteur. Ajoutons que ce n'est pas là un trait caractéristique de l'œuvre de Sansal, et que cette néologie s'attire une partie de l'originalité du récit.

La domination distribue ses interdits, dont le concept de « frontière », la limite de « La route interdite ! » (Sansal, 2015 : 24). L'un des rares à connaître l'existence de ces bornes est Ati, notre protagoniste, car le reste des habitants croient qu'ils sont seuls, que la frontière n'a pas d'au-delà : « Qu'est-ce que la frontière, bon sang, qu'y a-t-il de l'autre côté ? » (Sansal, 2015 : 29), dit un dément dans le sanatorium où se trouvait Ati. Les organes de contrôle interdisent de franchir la frontière parce que, tant que le peuple ne découvrira pas d'autres manières de vivre, il ne lui viendra pas à l'idée de s'enfuir ou de vouloir porter atteinte au système, ni de mettre en question le gouvernement ou d'opposer une quelconque critique à leurs lois imposées. Cependant, si Ati connaît le terme, c'est parce qu'on raconte qu'il y a des personnes qui disparaissent ou qui s'en vont : « parfois des caravanes entières disparaissaient derrière cette... Frontière... » (Sansal, 2015 : 223), dit Ati.

La conception du temps est également un sujet à examiner comme mode de contrôle. Le peuple n'identifie pas le pan temporel où il vit : les gens ne sont même pas conscients de leurs dates de naissance. Ils vivent toujours le même jour, comme si d'une reproduction et d'une répétition constante de leurs vies il s'agissait. La seule date qu'ils connaissent est énoncée par le titre : 2084. 2084 : c'est là que tout commence : « Une date s'était imposée, sans qu'on sache comment ni pourquoi, elle s'était incrustée dans les cerveaux et figurait sur les panneaux commémoratifs plantés près des vestiges : 2084 »

(Sansal, 2015 : 12), avoue Ati. Dans le récit, notre protagoniste se demande ce que cela pourrait signifier, peut-être la création de l'État ou la naissance d'Abi, mais il est incapable de le découvrir. Le mystère s'installe durablement. Toutefois, Ati remarque une autre date qui apparaît à l'entrée du sanatorium : il s'agit de « 1984 », le titre de George Orwell, et d'un clin d'œil que Sansal adresse au lecteur pour qu'il retienne qu'on est bien dans la fiction.

Cependant, le peuple n'a pas de conscience historique par manque de conscience temporelle et spatiale. Ce sont ces carences qui aident à la manipulation, en ce sens où les critères de comparaison pour détecter des événements précédents semblables permettant de reconnaître le totalitarisme et la domination manquent. Il en résulte la désorientation du peuple, qui ne connaît pas vraiment son pays, son monde ou son calendrier. D'où, les problèmes mentaux éprouvés par plusieurs Abistanais, dont notre protagoniste ; d'où, également, l'existence d'un sanatorium où l'on tente de soigner les malades en les reconduisant pour qu'Abi et la Juste Fraternité puissent soutenir ce régime.

Pour ce qui est de l'économie du pays, selon Ati, « en Abistan, il n'y avait d'économie que religieuse » (Sansal, 2015 : 15). Complètement isolé du reste du monde, ce pays ressemble à l'Algérie que l'on retrouve dans *Harraga*. Comme ses habitants ne communiquent pas avec d'autres peuples, ils ne peuvent pas entamer des relations commerciales avec aucun pays car, pour eux, rien n'existe au-delà de leurs frontières. Cette situation entraîne une pauvreté accrue et la multiplication des quartiers marginaux nommés « ghettos » comme les cités ou les banlieues parisiennes du *Village de l'Allemand*.

Le seul espace économique disponible est donc celui lié à la religion. C'est ainsi que Sansal atteint au lien religion-état, très précisément celui qui survient entre l'Islam et l'Algérie et que Sansal souhaite dénoncer et critiquer à travers un biais irréel et fictionnel.

En Abistan, le seul moyen de faire dynamiser l'économie c'est via les pèlerinages religieux qui existent communément dans le Christianisme et chez les Musulmans. Pendant ces voyages, les pèlerins passent la nuit et sont nourris dans des pièces préparées pour eux en échange d'un peu d'argent. Ces pèlerins ne peuvent voyager librement, ils sont contrôlés par l'Appareil :

Les pèlerins étaient les seules personnes autorisées à y circuler – dit Ati –, non pas librement mais selon des calendriers précis, par des chemins balisés qu'ils ne pouvaient quitter, jalonnés de haltes plantées au milieu de nulle part, des plateaux arides, des steppes sans fin, des fonds de canyons, des lieux-dits sans âme, où ils étaient comptés, divisés en groupes comme les armées en campagne qui bivouaquent autour de mille feux de camp dans l'attente d'un ordre de rassemblement et de départ (Sansal, 2015 : 8).

De surcroît, le pèlerinage est le seul prétexte admis pour circuler à travers le pays. Nous sommes ainsi confrontés à une restriction totale de libertés –assimilable à celle qu'ont subi les Juifs tout au long de la Seconde Guerre mondiale–, où les Abistanais sont inéluctablement sous contrôle et sous surveillance.

### **3.2 L'Abilang**

De manière générale, les mondes dystopiques – c'est-à-dire, « une société imaginaire régie par un pouvoir totalitaire ou une idéologie néfaste, telle que la conçoit un auteur donné » (*Dictionnaire Larousse*, 2020) – ont leur propre langage, un système verbal irréel et inventé. Sansal élabore un récit à la hauteur romanesque du modèle fourni par Orwell et de sa novlangue dans 1984.

Sansal crée ainsi un nouveau code linguistique avec un lexique simple qui renvoie à la fiction mais dont on peut déduire un certain parallélisme avec l'arabe classique, la langue de l'Islam. Un néologisme comme « Abi », en l'occurrence, fait penser au mot arabe « arabi » ; Gkabal, le titre du livre sacré, évoque Kaboul, la capitale d'Afghanistan, un pays également marqué par l'Islamisme, par une relation étroite entre le gouvernement et l'Islam et par les

maintes restrictions de libertés notamment pour les femmes, tel qu'on peut le lire dans *Les Hirondelles de Kaboul* de Yasmina Khadra.

Cette langue est imposée au peuple par la loi qui exige de

s'exprimer exclusivement en *abilang*, la langue sacrée enseignée par Yölah à Abi afin d'unir les croyants dans une nation, les autres langues, fruits de la contingence, étaient oiseuses, elles séparaient les hommes, les enfermaient dans le particulier, corrompaient leur âme par l'invention et la menterie (Sansal, 2015 : 51).

*L'abilang* éprouve également un rapport étroit avec la religion, parce qu'il s'agit de la langue de Dieu et de son prophète. Cependant, la plupart des Abistanais ne parlent que des langues dialectales de la banlieue.

La situation est proche de celle d'une grande partie des pays de la Ligue arabe. En Algérie, la Constitution dicte que l'arabe classique est la langue officielle alors qu'il ne sert qu'à lire le Coran puisque la langue maternelle du peuple est l'arabe dialectal : « l'arabe classique est la langue de l'Algérie mais les Algériens parlent d'autres langues » (Sansal, 2006 : 27), insiste Sansal. Il s'agit d'un conflit qui concerne les politiques linguistiques menées par le pays que Sansal expose dans *Poste restante : Alger. Lettre de colère et d'espoir à mes compatriotes* (2006) : « l'arabe dialectal qui fait l'essentiel de la communication populaire interrégionale n'[a] pas d'existence légale dans le paysage linguistique » (Sansal, 2006 : 27)<sup>6</sup>.

D'autre part, *l'abilang* est un outil de domination et un instrument d'unification pour le pays. Cette langue, est, tout comme celle d'Orwell dans *1984*, restreinte et simplifiée, dans la mesure où son but est d'empêcher le peuple de se laisser aller à l'imagination, au rêve ou à la réflexion. En *abilang*, il n'est pas permis de nommer les choses par leur nom par manque de mots. C'est ce qui est mis en relief par le titre du roman : *La fin du monde*. Sansal réfléchit

---

<sup>6</sup> Sansal manifeste que l'arabe classique ne fait partie que « [de] certaines administrations » (Sansal, 2006 : 25) ou pour les enfants « [qui] font leurs devoirs en arabe classique » (Sansal, 2006 : 25) tandis qu'à l'université « leurs frères... étudient en français » (Sansal, 2006 : 27).

au rapport entre langue et totalitarisme puisque si le langage est ce qui caractérise l'homme et que ce langage ne lui permet plus de s'exprimer complètement ou de penser, ce même langage devient lui-même un instrument de destruction menant à la fin de l'homme, de la société et de la liberté. Ainsi, la langue s'avère être un moyen de contrôle et de soumission pour ses usagers.

### **3.3 L'invisibilité des femmes abistanaises**

La situation qu'éprouvent les femmes dans ce pays ressemble à ce que Lamia ressent en Algérie dans *Harraga*, à cette différence près que, ici, n'apparaît aucune femme parce qu'elles sont moins que rien.

Les femmes abistanaises assument le rôle qui leur est accordé dans la société arabo-musulmane : elles sont considérées une tentation pour l'homme et doivent donc se couvrir, outre tasser les signes de leur féminité. Elles portent une *burniqab* : « leurs burniqabs comprimées dans leurs bandages et toujours bien gardées dans leurs périmètres » (Sansal, 2015 : 32) explique Ati au lecteur en critiquant la soumission des femmes à cause de l'uniformité dans leur tenue vestimentaire. De surcroît, pour les distinguer selon leur état civil, les femmes doivent se vêtir d'une couleur fixée par le régime : « verte pour les femmes mariées, blanche pour les vierges, grise pour les veuves » (Sansal, 2015 : 139). C'est là une façon de marquer les femmes ainsi que de les contrôler. Cette tenue est semblable au *niqab* qui existe dans les sociétés musulmanes, le *niqab* étant un vêtement qui couvre leurs corps de la tête jusqu'aux genoux et ne laisse voir que les yeux (*Dictionnaire Larousse, 2020*). Son utilisation suscite de nombreuses controverses, principalement en Occident, où l'on considère qu'un tel vêtement porte atteinte à la liberté des femmes (Nations Unies, 2018).

Sansal s'attaque au rapport entre l'Islam et les femmes dans la mesure où leur condition en Abistan rappelle le statut qu'elles ont dans d'autres pays arabes tels que l'Arabie saoudite où elles doivent s'habiller d'une manière précise et où elles ne peuvent pas voyager librement (Pérez, 2011 : 139-187).



Dans *2084 : la fin du monde*, la femme ne sort pas ; elle ne part pas en pèlerinage. Les femmes, incessamment punies, sont des objets destinés au mariage : « Va souvent au stade pour apprendre à châtier les traîtres et les mauvaises femmes » (Sansal, 2015 : 73) dit le recteur Hua – un conseiller qui représente l'Appareil –, à Ati comme devoir pour devenir un bon fidèle. Une scène qui ne va pas sans rappeler celle de l'égorgeage des femmes dans un stade que raconte Yasmina Khadra dans *Les Hirondelles de Kaboul* : « elle sera exécutée dans trois jours, au stade, devant de prestigieux convives » (Khadra, 2002: 103), dit Qassim Abdul Jabbar – un taliban chargé d'emprisonner les femmes, puis de les exécuter – au geôlier Atiq, le protagoniste.

Toutefois, lorsqu'Ati s'éloigne de la ville et fréquente un quartier plus éloigné il remarque

la présence des femmes dans les rues, reconnaissables comme femmes humaines et non comme ombres filantes, c'est-à-dire qu'elles ne portaient ni masques ni *burniqabs* et clairement pas de bandages sous leurs chemises. Mieux, elles étaient libres de leurs mouvements (Sansal, 2015 : 91).

Quand il découvre qu'il existe une autre manière de vivre pour les femmes, il s'aperçoit que, contrairement aux femmes couvertes, celles-ci sont libres. La connaissance d'autres modes de vie pourrait entraîner des changements sociaux d'où le besoin d'empêcher la libre déambulation et de faire durer l'interdiction de franchir les bornes du pays.

### **3.4 Deux livres sacrés face à face : le Gkabal et le Coran**

À travers le radicalisme religieux de la doctrine suivie en Abistan, Sansal accomplit une comparaison entre la religion abistanaise et l'Islam. Le parallélisme n'est pas aussi clair que celui qui est posé entre le nazisme et l'islamisme dans *Le Village de l'Allemand* car dans ce récit l'Islam ne s'étale pas directement. L'on pourrait, cependant, examiner un certain nombre d'expressions de la vie quotidienne employées par des Musulmans ou quelques sourates du *Coran* qui apparaissent dans la religion d'Abi, notamment dans le Gkabal, le livre sacré du pays, exhibant un code linguistique transformé.

SANSAL. 2084 : <i>la fin du monde</i>	Le <i>Coran</i> et les expressions religieuses
« Yölah est grand et Abi est son fidèle délégué » (Sansal, 2015 : 8).	<i>Ašhādu lā ilāha illā llah Wa Ašhādu anna Muḥammadan rasūlu l-lāh</i> <sup>7</sup> ( <i>Coran</i> 1 : 4) <sup>8</sup>
« Yölah est grand » (Sansal, 2015 : 15).	<i>Allahu Akbar</i> ( <i>Dictionnaire Almaany</i> , 2021)
« Yölah est juste » (Sansal, 2015 :15).	<i>Allah eadil</i> ( <i>Dictionnaire Almaany</i> , 2021)
« Yölah est patient » (Sansal, 2015 : 15).	<i>Allah sabwr</i> ( <i>Dictionnaire Almaany</i> , 2021)
« il n’y a de dieu que Yölah » (Sansal, 2015: 40)	<i>muḥammadun rasūlu -llāh</i> <sup>9</sup> ( <i>Coran</i> 1 : 5)

Nous repérons ainsi que les trois mots-clés de cette religion comportent les noms de Yölah (Allah), Gkabal (*Coran*) et Abi (Mahomet). Dans la théorie, c’est Abi qui gouverne en Abistan. C’est pourquoi, le nom du pays est créé à partir de lui, même si personne n’a jamais vu ni rencontré Abi. C’est donc, comme si, en réalité, il n’existait pas. Sansal ne contourne pas la critique envers une religion qui promeut une foi aveugle contre la raison et la vérité. Les Abistanais sont placés du côté de la foi, à l’encontre de la connaissance et de l’observation empirique.

Le Gkabal, quant à lui, incarne le *Coran*. Sansal s’inspire du livre sacré de l’Islam pour construire une société régie par la loi de *Gkabal* écrite en *abilang*, la loi imposée par l’état. Sansal ausculte et dénonce le lien entre la religion et l’État dans le monde arabe tout comme dans le texte, traversé par des devises issues des versets du livre sacré : « Adore Yölah. Respecte le Gkabal. Honore Abi. Sers Ta Seigneurie. Aide ton frère. Et belle sera ta vie » (Sansal, 2015 : 190).

La similarité entre cette religion et l’Islam est également décelable lorsque le peuple met en place les rituels religieux. Les fidèles d’Abi réalisent

---

<sup>7</sup> Il s’agit de la *Shahada* : « Chez les musulmans, celui qui témoigne de sa foi par la prière et par son sang » (*Dictionnaire Larousse*, 2020).

<sup>8</sup> Le *Coran* est cité dans le corps du texte comme ci-après : (Titre, sourate : aya).

<sup>9</sup> *Ibid*,1.

neuf prières par jour. La dernière est la plus essentielle : elle s'accomplit au crépuscule. Ils prient dans la *mockba* collectivement et doivent se couvrir pour réciter leurs prières ou bien possèdent des mosquées pour prier en communauté dans une grande salle. Or dans l'Islam, ils effectuent cinq prières après avoir réalisé des ablutions pour se purifier et pour se nettoyer. En outre, de même que dans la religion d'Abi, dans l'Islam, la prière nommée le *Maghreb*, celle que l'on réalise avec le coucher du soleil, comporte une partie fondamentale de la pratique religieuse que tout Musulman doit accomplir (Haddad et Junaid, 2015 : 1).

L'un des piliers fondamentaux du monde musulman consiste à jeûner pendant le mois du Ramadan où le corps est purifié et désintoxiqué : on se nourrit uniquement pendant la nuit après avoir accompli la prière du *Maghreb*. (Haddad et Junaid, 2015 : 1). Dans le cas d'Abistan, il existe une semaine d'abstinence nommée *Siam* :

Les huit jours saints de l'Abstinence absolue, ou les Joré, les Journées de la Récompense qui distinguent les croyants émérites, et autant que l'Expectation au long cours ou le Jobé, l'incroyable Jour Béni qui voit les heureux élus du pèlerinage prendre la route des Lieux saints. (Sansal, 2015 : 67)

Le livre d'Abi n'est ni complet ni clair, ni sur les préceptes ni sur les jours maigres : « le Livre d'Abi était lui-même très vague sur le sujet et imposait au demeurant l'observation visuelle de la lune, méthode par nature sujette à erreur » (Sansal, 2015 : 113). Sansal adresse ainsi un reproche au *Gkabul*, un livre sacré qui n'est ni empirique ni scientifique. Comment peut-on établir la loi destinée à diriger un pays à partir d'un livre dont la réflexion est issue d'une méthode consistant à regarder la lune l'œil nu ? L'on peut dire la même chose du *Coran* car il existe des pays comme l'Arabie saoudite ou les Émirats arabes unis qui sont régis par la *Charia*, c'est-à-dire, « la loi canonique islamique régissant la vie religieuse, politique, sociale et individuelle, appliquée de manière stricte dans certains États musulmans », (*Dictionnaire Larousse*, 2020).

C'est pourquoi, par le biais d'un régime totalitaire dystopique comme celui d'Abistan créé par Yölah, un être tout-puissant et gouverné par son prophète Abi par la grâce de dieu, établit un avertissement sur le pouvoir et la domination que la religion peut exercer sur tout un peuple sous la contrainte et l'imposition. Le roman de Sansal inscrit un nouveau chapitre dans l'histoire de la séparation des Églises et de l'État, dans l'histoire de la laïcité.

#### 4. CONCLUSION

À la lumière de l'analyse de *Le village de l'Allemand* ou *Le journal des frères Schiller*, *Harraga* et *2084 : la fin du monde*, nous avons constaté que l'islamisme constitue l'un des leitmotifs de l'œuvre de l'auteur algérien Boualem Sansal. Cette idéologie s'inscrit dans le sillon des régimes totalitaires où état et religion entretiennent un lien étroit, une condition que Sansal critique et condamne, car elle empêche l'essor de la démocratie et de la liberté.

Sans états d'âme, Sansal aborde des scénarios politiques problématiques tels que L'Algérie de la décennie noire (1990), la situation des immigrés maghrébins dans la banlieue parisienne, l'Algérie actuelle et le monde dystopique d'Abistan, un pays inventé, dans lesquelles semblent s'enraciner les origines de l'islamisme, ses premiers mouvements et manifestations ainsi que ses conséquences, aussi bien dans la société arabo-musulmane que dans les pays méditerranéens.

Dans *Le village de l'Allemand* ou *Le journal des frères Schiller*, le premier des trois romans analysés, Sansal établit un parallélisme entre le nazisme de la Seconde Guerre mondiale et l'Islamisme de la décennie noire (1990) en souhaitant démontrer que les totalitarismes du passé continuent d'exister, au présent, sous le même schéma. C'est ainsi Sansal s'interroge sur la part de responsabilité – vis-à-vis des actes commis par nos aïeux – qui correspond aux jeunes générations se voyant éprouver un sentiment de culpabilité à leur égard.

Dans *Harraga*, Sansal surprend avec une voix féminine, celle de Lamia, la protagoniste, et des personnages féminins dont elle s'entoure. L'écriture devient une action dangereuse puisque Sansal risque sa vie en mettant en avant l'isolement, l'emprisonnement, la souffrance, en somme l'atteinte aux droits des femmes menacées par les islamistes dans l'Algérie actuelle. De surcroît, le pays, hanté par le trafic de drogue, la pauvreté, les disparitions et la crainte provoque la lassitude des plus jeunes qui ne trouvent d'autre solution que devenir des

*harragas*, frôler la mort et partir en Europe pour ne jamais revenir. En Méditerranée, d'un conflit, l'autre.

*2084 : la fin du monde*, enfin, est un récit où Sansal s'inspire du britannique George Orwell pour créer le régime fictionnel et totalitaire d'Abistan. Abistan possède son propre système politique, économique, social, religieux. Il est même doté d'un langage nouveau, l'instrument qui remet sur la table le rapprochement entre l'État et la religion en vue de, sous prétexte de fiction, faire entendre l'alerte sur les régimes qui, dans le monde arabe, se placent en-deçà de la laïcité dont le modèle a été instauré par la France.

Encadrés dans trois scénarios différents, les trois récits tournent autour du pouvoir et de la domination qu'exerce de nos jours la religion dans les pays arabes et, en particulier en Algérie, une domination que pratiquent les élites des états afin d'assujettir le peuple. Sansal s'engage ouvertement avec ceux qui luttent contre ce fléau et soutient ceux qui considèrent le besoin d'éveiller les consciences et d'étaler la vérité dans le but de briser le silence contre la manipulation et la violence menée par certains gouvernements.

Donnons, pour finir, la parole à Boualem Sansal : « la religion me paraît très dangereuse par son côté brutal, totalitaire. L'islam est devenu une loi terrifiante, qui n'édicte que des interdits, bannit le doute, et dont les zéloteurs sont de plus en plus violents. Il faudrait qu'il retrouve sa spiritualité, sa force première. Il faut libérer, décoloniser, socialiser l'islam » (Payot, 2011 : 1).

## 6. RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AMELLAL, Karim (2005) : *Discriminez-moi !* Paris, Flammarion.
- ARENDR, Hannah (1974) : *Le système totalitaire : Les origines du totalitarisme, Vol. 3.* Paris, Col. « Points Essais ».
- BEN JELLOUN, Tahar (1985) : *L'enfant de sable.* Paris, Seuil.
- BEN JELLOUN, Tahar (2006) : *Partir.* Paris, Gallimard.
- Bibliobs-NouvelObs* (2008). [En ligne : <https://bibliobs.nouvelobs.com/romans/20080317.BIB1008/le-village-de-l-039-allemand-de-boualem-sansal.html> ] [Consulté le 18-07-2021]
- BOUJEDRA, Rachid (1992) : *Fils de la haine.* Paris, Editions Denoël.
- Coran.* [En ligne : <http://www.coran-en-ligne.com/coran-en-arabe.htm>] [Consulté le 18-07-2021]
- COURREYE, Charlotte (2014) : « L'école musulmane algérienne de Ibn Bâdis dans les années 1930, de l'alphabétisation de tous comme enjeu politique ». *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*, 136.
- CYRULNIK, Boris et Boualem Sansal. (2020) : *France-Algérie : Résilience et réconciliation en Méditerranée.* Paris, Odile Jacob.
- Dictionnaire Almaany* (2021). [En ligne : <https://www.almaany.com/fr/dict/ar-fr/> ] [Consulté le 18-07-2021]
- Dictionnaire Cordial* (2019). [En ligne : <https://www.cordial.fr/dictionnaire/> ] [Consulté le 18-07-2021]
- Dictionnaire Larousse* (2020). [En ligne : <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais-monolingue/> ] [Consulté le 18-07-2021]
- Dictionnaire Littré* (1880). [En ligne : <https://www.littre.org/> ] [Consulté le 18-07-2021]
- Dictionnaire Sensagent Le Parisien* (2016) [En ligne : <http://dictionnaire.sensagent.leparisien.fr/dictionnaire/fr-fr/> ]
- Dictionnaire Trésor de la Langue Française informatisé* (1994). [En ligne : <http://atilf.atilf.fr/> ]
- DIRECHE, Karima (2021) : « Le Maghreb politique », *Encyclopædia Universalis*, 1-12. [En ligne : <https://www.universalis.fr/encyclopedie/maghreb-le-maghreb-politique/> ] [Consulté le 18-07-2021]
- DJAOUT, Tahar (1931) : *Les Vigiles.* Paris, Editions du Seuil.
- Encyclopedie Canadienne* (2021) [En ligne : <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/islam> ] [Consulté le 18-07-2021]
- Encyclopédie Larousse* (2020). [En ligne : <https://www.larousse.fr/encyclopedie> ] [Consulté le 18-07-2021]
- Encyclopédie Universalis* (2021) [En ligne : <https://www.universalis.fr/> ] [Consulté le 18-07-2021]
- FAWZI, Mohammed (2011) : « Harraga, come brucia la frontera ». *Fortress Europe*, 1.
- GRANDILLOT, Thierry (2014) : « Nobel de littérature : Patrick Modiano et l'art de la mémoire ». *Les Echos.* [En ligne : <https://www.lesechos.fr/2014/10/nobel-de-litterature-patrick-modiano-et-lart-de-la-memoire-311471> ] [Consulté le 18-07-2021]
- GIBLIN, Béatrice (2012) : « Extrême droite en Europe : une analyse géopolitique ». *Hérodote*, 144, 3-17. [En ligne : <https://doi.org/10.3917/her.144.0003> ] [Consulté le 18-07-2021]
- GONZALEZ, Yoslán (2015) : «El islamismo radical en Argelia: evolución y situación actual». *Austral, Revista Brasileira de Estratégia e Relações Internacionais*, 4, 8, 102-129.

- GRANGAUD, Isabelle (2008) : « À propos des archives de l'Algérie ottomane : notes sur le rapport entre conditions de production et nature et usages des sources historiques ». *Ateliers du LESC*, 32. [En ligne : <http://journals.openedition.org/ateliers/3222>] [Consulté le 18-07-2021]
- GUENE, Faïza (2004) : *Kiffe Kiffe Demain*. Paris, Héritiques.
- HADDAD, Yvonne et Junaid Quadri. (2011) : « Islam ». *Encyclopédie Canadienne*. Historica Canada, 1. [En ligne : <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/islam>] [Consulté le 18-07-2021]
- HANIFI, Ahmed (2006) : « Entretien avec Sansal. B », Salon du livre de Paris. [En ligne : <http://dzlit.free.fr/serbar.html>] [Consulté le 18-07-2021]
- HAUT-COMMISSARIAT COMITE DROIT DE L'HOMME (2018) : « L'interdiction du niqab viole la liberté de religion de deux musulmanes ». *Nations Unies Droits de l'Homme*, Genève, 1 [En ligne : <https://www.ohchr.org/fr/NewsEvents/Pages/DisplayNews.aspx?NewsID=23750&LangID=F>] [Consulté le 18-07-2021]
- HAUT-COMMISSARIAT COMITE DES DROITS DE L'HOMME. « Le Comité des droits de l'homme examine le rapport de l'Algérie ». (2018). *Nations Unies*, 1. [En ligne : <https://ohchr.org/FR/NewsEvents/Pages/DisplayNews.aspx?NewsID=23336&LangID=F>] [Consulté le 18-07-2021]
- Jewish Library virtual*. [En ligne : <https://www.jewishvirtuallibrary.org/>] [Consulté le 18-07-2021]
- KHADRA, Jasmina (2002) : *Les hirondelles de Kaboul*. Paris, Julliard.
- LE CLEZIO, Jean Marie Gustave (1992) : *Étoile errante*. Paris, Éditions Gallimard.
- LEMOUX Julie (2015) « Boualem Sansal, Harraga », *e-Migrinter*, 13 [En ligne : <http://journals.openedition.org/e-migrinter/541>] [Consulté le 18-07-2021]
- LEVY, Marc (2007) : *Les enfants de la liberté*. Paris, Laffont.
- LEVI, Primo (1947) : *Si c'est un homme*. Paris, Laffont.
- MAJAULT Josep et Jean Sarrailh (1960) : *Encyclopédie pratique de l'éducation en France*. Paris, Collection Dictionnaires S.E.D.E., Gallimard.
- MODIANO, Patrick (1997) : *Dora Bruder*. Paris, Éditions Gallimard.
- NDIAYE, Marie. (2009) : *Trois femmes puissantes*. Paris, Éditions Gallimard.
- OROZA Rebeca et Lamberto Fraga (2015) : « La crisis migratoria en el Mediterráneo: la responsabilidad de Europa ». La Habana, *Centro de estudios de migraciones internacionales*, 3, 1, 104-123. [En ligne : <http://biblioteca.clacso.edu.ar/Cuba/cemi-uh/20150910035323/4-67-128-1-SM.pdf>] [Consulté le 18-07-2021]
- ORWELL, George (1973): *Nineteen eighty-four*. Harmondsworth, Penguin.
- OTAZU, Javier (2018): « Los homosexuales marroquíes encuentran refugio en España ». *La Vanguardia*. [En ligne : <https://www.lavanguardia.com/vida/20180322/441827908502/los-homosexuales-marroquies-encuentran-refugio-en-espana.html>] [Consulté le 18-07-2021]
- PAYOT, Marianne (2011) : « Boualem Sansal : "Il faut libérer l'islam" ». Paris, *L'Express*. [En ligne : [https://www.lexpress.fr/culture/livre/boualem-sansal-il-faut-liberer-l-islam\\_1023226.html](https://www.lexpress.fr/culture/livre/boualem-sansal-il-faut-liberer-l-islam_1023226.html)] [Consulté le 18-07-2021]
- PELLISTRANDI, Benoît (2016) : « La mémoire historique entre concept historiographique, fonction sociale et enjeu moral : Les failles de la mémoire : Théâtre, cinéma, poésie et roman : les mots contre l'oubli ». Rennes, *Presses universitaires de Rennes*, 25- 40. [En ligne : <https://doi.org/10.4000/books.pur.55724>] [Consulté le 18-07-2021]



- PÉREZ, Salvador (2011) : « Marco constitucional del uso del velo y del pañuelo islámico en la sociedad española contemporánea : ¿Señas de identidad ideológica y/o cultural? ». *Nueva época*, 13, 139-187.
- PERSPECTIVE MONDE (1980) : « Début du printemps berbère en Algérie ». Québec, Université de Sherbrooke.
- PRUTEANU, Simona Emilia (2015) : « Le mouvement des harraga – un traumatisme historique et politique qui dévoile la face cachée de l'Europe ». *Études Francophones*, 28, 1 et 2, 87-106.
- ROCHEBRUNE, Renaud (2011) : « Boualem Sansal : Je suis légitime en Algérie, c'est au pouvoir de partir ». *Jeune Afrique* [En ligne : <https://www.jeuneafrique.com/179117/societe/boualem-sansal-je-suis-l-gitime-en-alg-rie-c-est-au-pouvoir-de-partir/> ] [Consulté le 18-07-2021]
- SANSAL, Boualem (2015) : *2084 : la fin du monde*. Paris, Gallimard.
- SANSAL, Boualem (2013) : *Gouverner au nom d'Allah : Islamisation et soif de pouvoir dans le monde arabe*. Paris, Gallimard.
- SANSAL, Boualem (2005) : *Harraga*. Paris, Gallimard.
- SANSAL, Boualem (2008) : *Le Village de l'Allemand*. Paris, Gallimard.
- SANSAL, Boualem (2006) : *Poste restante : Alger. Lettre de colère et d'espoir à mes compatriotes*. Paris, Gallimard.
- SANSAL, Boualem (2020, 14 décembre) : « Séparatisme : les pièges de l'enseignement de l'arabe à l'école ». *Atlantico*. [En ligne : <https://www.atlantico.fr/article/decryptage/separatisme--les-pieges-de-l-enseignement-de-l-arabe-a-l-ecole-boualem-sansal> ] [Consulté le 18-07-2021]
- SATOR, Kaddour (1962) : « Proclamation des résultats du referendum d'autodétermination du 1<sup>er</sup> juillet 1962 » *Journal officiel de l'état algérien*, 3.
- TOURNIER, Michel (1986) : *La goutte d'or*. Paris, Gallimard.
- UNITED STATES HOLOCAUST MEMORIAL MUSEUM (2021): « Introduction to the Holocaust » *Holocaust Encyclopedia*. [En ligne : <https://encyclopedia.ushmm.org/content/en/article/introduction-to-the-holocaust> ] [Consulté le 18-07-2021]
- WIEVIORKA, Annette (2021) : « NUREMBERG PROCÈS DE », *Encyclopædia Universalis*. [En ligne : <https://www.universalis.fr/encyclopedie/proces-de-nuremberg/> ] [Consulté le 18-07-2021]

